

# Qui parle quelle langue avec qui? : Sociogramme linguistique d'un institut de langues

Autor(en): **Lavric, Eva**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA**

Band (Jahr): **[-] (2001)**

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-978391>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EVA LAVRIC

## QUI PARLE QUELLE LANGUE AVEC QUI?

### *SOCIOGRAMME LINGUISTIQUE D'UN INSTITUT DE LANGUES*

Der Beitrag beleuchtet das Sprachwahl-Verhalten der MitarbeiterInnen an einem Sprachinstitut in Österreich, dessen Regularitäten und Motivationen, die mittels Fragebogen und Interviews erhoben wurden. Die beiden wichtigsten Parameter sind einerseits die drei Abteilungen (für Französisch, Spanisch und Italienisch) und andererseits die Unterscheidung zwischen Romanophonen und Germanophonen, also zwischen Natives und Non-Natives der unterrichteten Sprachen. Bei Zweiergesprächen ergeben sich drei Grundkonstellationen: Erstens, Personen mit derselben Muttersprache sprechen miteinander in der gemeinsamen Muttersprache; zweitens Natives und Non-Natives derselben Abteilung sprechen miteinander entweder in der gemeinsamen Unterrichtssprache, oder abwechselnd in Deutsch und in der gemeinsamen Unterrichtssprache; drittens, PartnerInnen, die weder die Muttersprache noch die Unterrichtssprache gemeinsam haben, sprechen in der "lingua franca" Deutsch oder in einer romanischen Sprache, die für eine(n) der beiden die Muttersprache darstellt. Bei der konkreten Sprachwahl in einer gegebenen Situation werden Faktoren wie Natürlichkeit, Prestige, Entgegenkommen und Übung wirksam.

#### 1. Qui parle quelle langue avec qui?

Cette contribution traite des choix linguistiques à l'institut de langues romanes de l'université d'économie de Vienne, l'institut où travaille son modeste auteur. Un tel environnement professionnel n'est pas sans rappeler, à bien des égards, une immense tour de Babel. En effet, notre institut, que les profanes ont tendance à appeler Institut für Romanische Sprache, institut de langue romane au singulier, se distingue précisément par ce fait qu'il n'enseigne et ne parle pas *une* langue, mais toute une gamme de langues de la même famille.

Un tel institut peut être compris à l'image d'un écosystème,<sup>1</sup> un écosystème complexe composé des trois sous-systèmes que sont les départements d'italien, d'espagnol et de

---

<sup>1</sup> Je me situe donc dans une perspective de recherche écolinguistique. L'*écolinguistique* (appelée aussi linguistique écologique ou écologie des langues) se définit comme la description de phénomènes (socio-)linguistiques à l'aide de métaphores empruntées à la biologie, et plus précisément, à l'écologie. Cette branche de la linguistique a été fondée par Haugen en 1972; son représentant le plus connu en Autriche est Fill avec ses deux livres de 1993 et 1996b (et, dans ce dernier volume, sa contribution 1996a). (A noter que Heller 1988 parle de "community speech economies" — l'économie des communautés linguistiques —, adoptant par là une autre métaphore, apparentée à la première, pour décrire plus ou moins les mêmes phénomènes). L'écologie des langues (telle qu'elle a été développée par exemple par Fill 1993: 11-29 et 1996a: 4-7) s'intéresse d'habitude à des *communautés plurilingues nettement plus vastes* que notre modeste institut. Une étude quasi microscopique comme la présente se doit d'identifier les parallèles tout autant que les différences qui existent avec d'autres situations plurilingues. Par exemple, certains phénomènes très étudiés par l'écologie des langues ne sont pas susceptibles de se présenter dans un institut de langues: je pense à des pertes massives de compétence de la part d'un groupe de locuteurs, par suite de comportements et de choix linguistiques défavorables — un phénomène que l'on observe dans les populations d'immigrés (voir Pütz 1994: 2 et 38-62) et qui

français. Ces trois sous-systèmes sont unis par un grand nombre de liens formels et informels; le lien le plus fort consiste en la personne des deux professeurs, qui enseignent chacun deux langues et qui se situent ainsi à l'intersection des départements. A ne pas oublier comme quatrième sous-système le secrétariat, ou plutôt: l'administration, ainsi que la niche écologique que constituent les deux lectrices de portugais.

Qui parle quelle langue avec qui? Voilà la principale question à laquelle j'essaierai de répondre. Je soutiens que le choix des langues dans la communication courante entre les membres de l'institut ne se fait pas au hasard, mais qu'il correspond à des régularités, des patrons récurrents. Décrire ces régularités, donc découvrir le système qui sous-tend les réalités observables, c'est là le but de ma contribution, qui essaiera également d'expliquer ces résultats par des facteurs motivationnels et sociaux en partie universels et en partie spécifiques, caractéristiques d'un institut de langues.

Enfin, une sorte de discours parallèle (hypertexte) placé pour l'essentiel dans les notes en bas de page, tentera de mettre en relation les choix linguistiques tels qu'on les observe dans notre institut, avec les explications proposées par des recherches sociolinguistiques récentes, afin de découvrir par exemple à quels égards nous entrons dans la norme et sous quels aspects nous sommes atypiques, nous sortons de l'analogie avec d'autres situations comparables de plurilinguisme.<sup>2</sup>

---

peut mener à ce qui a été appelé *la mort d'une langue*. Dans un micro-contexte comme le nôtre, on peut s'attendre tout au plus à des pertes de compétences individuelles. D'autre part, dans un institut de langues, ce sera plutôt la conservation et le développement des compétences linguistiques — individuelles et collectives — qui joueront un rôle prépondérant.

<sup>2</sup> Pour la *communication interculturelle en milieu professionnel plurilingue*, voir surtout Luchtenberg 1999: 40-45 et la littérature spécialisée qu'elle présente. Par rapport aux situations de plurilinguisme professionnel décrites par Luchtenberg, notre institut se caractérise par des *clivages linguistiques verticaux* et non pas horizontaux, c'est-à-dire par une moindre importance de la hiérarchie au profit de la structure départementale. A signaler également Bilbow 1997, qui examine des réunions entre cadres chinois et occidentaux dans une compagnie aérienne à Hong Kong. Malgré l'usage d'une langue commune (l'anglais), les modalités d'auto-présentation ("impression management") et les perceptions de ces modalités divergent en fonction des cultures. La méthode d'analyse inclut les interprétations de la part des participants, pour lesquels cette réflexion commune constitue en même temps un processus d'apprentissage interculturel. Centrée sur la communication entre germanophones et romanophones, l'étude de Helmolt 1997, intitulée "Kommunikation in internationalen Arbeitsgruppen", est une analyse des réunions d'un groupe de techniciens allemands et français qui réalisent un projet commun. (La langue de travail du groupe est l'anglais). Helmolt interprète plus particulièrement une certaine séquence qui s'avère être un malentendu — un *malentendu interculturel* dû à une divergence de "modalité" (Modalität). C'est-à-dire que les participants allemands prennent au sérieux (modalité objective, technique) quelque chose qui pour les Français constitue une plaisanterie, une allusion à un passé commun, une sorte de jeu destiné à établir une complicité à l'intérieur du groupe. Cette complicité s'établit donc uniquement entre les Français, et le malentendu qui s'ensuit confirme pour chaque partie une fois de plus les stéréotypes nationaux, au lieu de créer un lien de complicité qui aurait pu unir le groupe au niveau des relations humaines.

## 2. Méthodologie de l'enquête

L'objet de ma recherche a donc été le choix de la *langue de base* tel qu'il s'effectue en fonction des interlocuteurs en présence. J'ai cherché à documenter ces choix à l'aide d'un *questionnaire*, un questionnaire distribué à tous les membres de l'institut et qui leur demandait d'indiquer, pour chacun ou chacune de leurs collègues, quelle était la langue qu'ils employaient avec lui ou avec elle dans les situations dialogiques. Une autre question leur demandait d'évaluer leurs propres compétences linguistiques dans les diverses langues de notre institut.<sup>3</sup> A cela s'ajoutait une série de questions ouvertes centrées sur les situations de groupe (réunions etc.) et qui devaient en outre leur permettre d'ajouter des commentaires et des remarques. De plus, j'ai tenu à compléter les questionnaires par des interviews individuelles destinées à éclaircir et à approfondir certains points intéressants.

Ce type d'enquête à l'aide de questionnaires a cet avantage qu'il génère en principe une double description de chaque couple, c'est-à-dire que les indications des deux partenaires sont censées se confirmer mutuellement.<sup>4</sup> Autre avantage: cette méthode permet d'obtenir une image complète même si l'un ou l'autre questionnaire n'a pas été retourné. Le résultat d'une telle enquête sera quelque chose qui ressemble à un sociogramme linguistique, ou, si l'on veut, un "logogramme" de l'institut,<sup>5</sup> dans lequel on peut chercher à découvrir des régularités, une systématique des choix linguistiques. De plus, les questions ouvertes et les entretiens personnels ont été une source de commentaires riches et judicieux, qui témoignent de la conscience linguistique aiguë que possèdent mes collègues. Et pour compléter toutes ces sources d'informations, on me permettra d'alléguer également jusqu'à un certain point mon expérience personnelle.<sup>6</sup>

Malgré cette expérience personnelle, cependant, je dois avouer que je m'étais forgé au départ une hypothèse incorrecte. En effet, mon propre comportement linguistique m'avait induit à croire, initialement, que deux interlocuteurs donnés parlaient en principe toujours la même langue ensemble, du moins dans les situations dialogiques.<sup>7</sup> Quelle ne fut donc ma

<sup>3</sup> L'*auto-évaluation* des compétences linguistiques ne peut guère apporter plus que des indications très générales sur les langues parlées. Elle est sujette à de nombreuses *inexactitudes* et ne permet pas de comparer, par exemple, le niveau linguistique de personnes différentes. Le résultat dépend en effet très fortement de la personnalité de chacun, et les erreurs ne vont pas que dans le sens positif: quelle autre explication que la modestie pourrait rendre compte du fait que l'un de nos deux professeurs prétende parler bien, mais non pas très bien, l'une des deux langues qu'il enseigne?

<sup>4</sup> Ce qui permet jusqu'à un certain point de *compenser les sources d'erreurs* liées automatiquement (voir Pütz 1994: 44) à toutes les techniques d'investigation auto-évaluatives.

<sup>5</sup> La méthode sociologique du *sociogramme* est présentée par exemple dans les ouvrages d'introduction de Höhn/Schick 1954 et d'Oswald 1977.

<sup>6</sup> Si je n'hésite pas à invoquer également mes expériences propres et que j'adopte en général une perspective de dynamique du groupe, cela correspond à l'*approche anthropologique* de l'écologie des langues, telle qu'elle a été décrite par Pütz 1994: 48.

<sup>7</sup> J'étais donc partie de l'hypothèse que — à contexte situationnel égal comme c'est le cas dans notre institut —, c'est la *variable "personne"*, c'est-à-dire l'identité de l'interlocuteur, qui détermine le choix de la langue de communication. Il s'agit en effet d'une variable importante, qui se trouve au centre également des recherches de McClure/McClure (1988: 33) et de Li Wei (1998: 161). Ce qui

surprise de découvrir, dans certains questionnaires, tout un foisonnement de croix doubles, c'est-à-dire que le ou la collègue en question parle deux langues différentes avec une seule et même personne. Eclaircir la chorégraphie de ces choix, découvrir par exemple si une même conversation se déroule toujours dans une langue donnée, ou s'il arrive que l'on change de code en plein milieu d'un échange, voire même d'une réplique ou d'une phrase, voilà un programme de recherche qui dépasse les possibilités d'un simple questionnaire.<sup>8</sup> Il a fait l'objet de mes interviews, et je prévois en outre de l'approfondir au moyen d'un corpus d'enregistrements.

Mais la question fondamentale à traiter dans cette contribution, ce ne sont pas les modalités d'alternance codique — bien que je leur consacrerai une série de remarques —, la question fondamentale, c'est tout simplement *le choix de la langue de base* (ou des langues de base) en fonction des interlocuteurs.<sup>9</sup> Cette question relativement simple suffit à mettre en évidence, dans un écosystème aussi complexe que notre institut, un ensemble compliqué de mécanismes et de régularités qui mérite sans aucun doute une étude approfondie.

---

compte dans les différents interlocuteurs, c'est surtout leur *appartenance à des groupes spécifiques*, par exemple la génération des grands-parents. Dans notre institut, de tels groupes se constituent par exemple en fonction des langues maternelles et des langues d'enseignement différentes.

<sup>8</sup> Selon Gumperz (1994: 61), les questionnaires et autres *méthodes d'auto-reportage* sont valables surtout dans des contextes qui se caractérisent par des *normes* relativement stables pour le choix des langues dans certaines situations, c'est-à-dire dans les communautés plurilingues qui pratiquent moins le "code-switching" que la "code-alternation", l'alternance des codes par unités plus grandes. L'institut de langues romanes de l'université d'économie de Vienne est-il une telle "communauté qui manifeste une préférence pour l'usage d'une seule langue à la fois dans la conversation" ("communit[y] which exhibit[s] a preference for the use of one language at a time in conversation", Boeschoten 1998: 16)? Jusqu'à un certain point, oui, mais pas tout à fait. A remarquer en outre qu'un questionnaire ne peut jamais révéler que ce que Myers-Scotton (1983, 1990, 1993a, 1998a) appelle "*les choix non-marqués*" ("unmarked choices"), et non pas les *choix marqués*, soit ceux qui correspondraient à un comportement linguistique inhabituel, inattendu, pour les interlocuteurs en présence (voir par exemple Myers-Scotton 1993a: 151-152).

<sup>9</sup> Pütz (1994: 4) établit une distinction entre ce qu'il appelle "écologie linguistique" ("Sprachökologie") d'une part, c'est-à-dire la "réalisation d'un choix linguistique dans une situation sociale donnée" ("Realisierung der Sprachwahl in sozialen Situationen"), et le "code-switching" de l'autre, c'est-à-dire l'alternance des langues en plein discours. (Mais Boeschoten 1998: 16 rappelle que le terme de "code-switching" est utilisé aussi comme un hypéronyme pour les deux types de phénomènes, c'est-à-dire pour toutes les formes d'alternance codique et de mélange des langues). Il est intéressant de constater que les *phénomènes microstructurels* de code-switching proprement dit ont beaucoup plus attiré l'attention des chercheurs que les *phénomènes macrostructurels* qui sont traités dans la présente contribution, c'est-à-dire l'*écologie des choix linguistiques* fondamentaux dans une situation donnée; ce que Pütz (1994: 41) appelle "la macrostructure de l'usage bilingue" ("die Makrostruktur der bilingualen Verwendung") et Auer (1998a: 3), "les phénomènes locaux de choix linguistiques et la négociation de ces choix" ("local processes of language negotiation and code selection"). Pourtant, ce choix de la langue de base n'obéit pas moins que le switching proprement dit à des régularités explicables dans les situations plurilingues ("meaningful choices [...] in multilingual settings", Pütz 1997a: ix), dont la logique peut être décrite dans le cadre d'une théorie sociolinguistique. (Et j'ai découvert avec étonnement que l'une de mes collègues à l'institut avait jadis écrit son mémoire de maîtrise sur de tels choix linguistiques, confère Weilguny 1984).

### 3. Constellations de base

D'ailleurs je ne suis pas le premier professeur de langues qui consacre une étude sociolinguistique à son entourage professionnel immédiat. Il existe en effet la contribution de Bizzoni/De Fina 1992 sur les phénomènes d'alternance codique parmi les membres d'un institut d'italien au Mexique. Elles constatent que la langue de base entre les enseignants est toujours l'italien, c'est-à-dire la langue enseignée, indépendamment de la langue maternelle.<sup>10</sup> C'est là une constatation quelque peu surprenante, qui ne correspond pas du tout à ce qui se passe à l'institut de langues romanes de l'université d'économie de Vienne.

En effet, à côté de la tripartition des départements (italien, espagnol, français), c'est bien la distinction entre romanophones et germanophones, donc entre locuteurs natifs et non-natifs des langues enseignées, qui constitue le clivage linguistique le plus important. A cela s'ajoute, bien évidemment, la structure départementale, ce qui nous permet de classer les situations de communication suivant deux paramètres fondamentaux: la langue maternelle des interlocuteurs (allemand ou langue romane) d'une part et leur langue d'enseignement (français, espagnol, italien) de l'autre.

D'une manière schématique, il est possible de caractériser chaque membre de l'institut par une lettre majuscule qui indique sa langue maternelle (A, F, E, I ou autres) plus un indice en lettres minuscules qui correspond à sa langue d'enseignement (par exemple Af, Ae, Ai). Les membres de l'administration, tous germanophones, seront notés A sans indice. Les professeurs, qui enseignent deux langues romanes différentes, seront affectés d'un double indice, soit Afe et Afi. Il est évident d'autre part que les locuteurs natifs enseignent chacun sa langue maternelle et on a donc: Ff = F, Ee = E, Ii = I.

En général, je désigne par X une langue romane quelconque, et par Y une autre langue romane. Une situation X - Y correspondrait donc à un dialogue entre deux locuteurs natifs de deux langues romanes différentes. Ces notations nous permettent de systématiser l'ensemble des situations dialogiques possibles. Nous avons cinq types de situations:

A - A: Rencontre de deux germanophones, qui enseignent soit la même langue romane (variante Ax - Ax) soit deux langues différentes (variante Ax - Ay).<sup>11</sup>

X - X: conversation entre deux locuteurs natifs ou locutrices natives de la même langue romane.

Ax - X: dialogue entre un ou une germanophone et un ou une romanophone du même département.-

Ax - Y: échange entre un ou une germanophone et un natif ou une native d'un autre département.

X - Y: communication entre deux romanophones, mais de langues maternelles différentes.

<sup>10</sup> "La lingua di base è insomma quasi sempre l'italiano" (392).

<sup>11</sup> Ou qui sont membres de l'administration.

Les deux premiers cas d'une part, les deux derniers de l'autre sont suffisamment semblables pour être traités ensemble, si bien que l'on obtient finalement trois types fondamentaux de situations:

- I. Communication entre personnes qui ont la même langue maternelle.
- II. Communication entre germanophones et romanophones d'un même département.
- III. Communication entre interlocuteurs de langues maternelles différentes et de départements différents.

#### 4. Situations de type I: la langue maternelle commune (A - A ou X - X)

Le premier résultat de mon questionnaire est celui-ci: deux personnes qui partagent la même langue maternelle se parlent entre elles précisément dans cette langue maternelle. Je l'avoue, ce résultat est déconcertant par sa banalité — il est pourtant en contradiction avec les recherches de Bizzoni/De Fina, qui soutiennent que dans leur institut, italianophones et hispanophones choisissent invariablement l'italien comme langue de base. Ce résultat tient au fait, à mon avis, qu'elles prennent en compte surtout des situations de groupe, c'est-à-dire des situations avec plusieurs personnes qui ne partagent pas tous la même langue maternelle. Mon questionnaire à moi confirme en tout cas sans l'ombre d'un doute que deux germanophones, deux francophones, deux italianophones, deux hispanophones en situation de dialogue s'expriment pratiquement toujours dans la langue maternelle commune. Et plusieurs collègues de préciser que dans ce type de situation, il ne leur paraîtrait pas "naturel" d'avoir recours à une quelconque autre langue.<sup>12 13</sup>

Le critère invoqué ici est donc le *naturel*. On pourrait s'imaginer pourtant que deux germanophones d'un même département, comme il m'arrivait de le faire avec un de mes collègues, choisissent de temps en temps de communiquer entre eux dans la langue qu'ils enseignent — par exemple, par désir d'impressionner (*prestige*)<sup>14</sup> ou par envie de s'exercer dans la langue étrangère. Le *désir de s'exercer* est un facteur qu'il convient de retenir: en effet, dans un institut de langues, il faut s'attendre à ce qu'il intervienne de façon décisive dans bon nombre de choix linguistiques.

Le naturel et le désir de s'exercer constituent deux facteurs fondamentalement opposés: le premier joue en faveur de la langue maternelle, le second en faveur de toutes les langues étrangères. Dans la conversation entre deux collègues qui partagent la même langue

<sup>12</sup> "Il arrive quelquefois que deux germanophones se surprennent à parler espagnol ensemble et qu'ils retournent vite à leur langue maternelle" (extrait du questionnaire d'une collègue hispaniste).

<sup>13</sup> On pourrait conduire également une recherche — avec des enregistrements cette fois-ci — sur l'usage du dialecte viennois ou du langage courant régional par opposition à un registre plus correct, plus soigné, dans les contacts avec les locuteurs natifs ou locutrices natives romanophones.

<sup>14</sup> Certaines des personnes interrogées par Pütz (1994: 231) ne prétendaient-elles pas que l'on puisse avoir recours au code-switching tout simplement pour se donner des airs...

maternelle, c'est le naturel qui l'emporte dans la presque totalité des cas. Cette vérité de la Palisse n'en est pas une, puisqu'avec les étudiants, au contraire, le professeur germanophone tâchera de parler toujours sa langue d'enseignement. C'est qu'il constitue pour eux très souvent le seul interlocuteur avec qui ils emploient la langue étrangère, si bien que la possibilité de s'exercer devient le facteur dominant même entre germanophones. A l'institut de langues romanes cependant, un enseignant germanophone dispose de suffisamment de partenaires natifs avec qui pratiquer la langue qu'il enseigne. Et cette remarque constitue déjà la transition vers le deuxième cas, c'est-à-dire les situations de type II.

##### 5. Situations de type II: à l'intérieur d'un même département (Ax - X)

Germanophones et romanophones d'un même département se parlent soit toujours dans la langue romane, soit alternativement en allemand et dans la langue romane<sup>15</sup>.

Lorsque les deux interlocuteurs ne partagent pas une même langue maternelle, le facteur "naturel" ne peut plus recevoir la même interprétation qu'auparavant. En effet, le comportement le plus naturel pour chacun des deux partenaires consisterait à parler sa propre langue maternelle<sup>16</sup>. Il s'agit donc de trouver une nouvelle interprétation de ce que pourrait être le naturel entre des interlocuteurs hétérolingues. Une interprétation possible est celle qui prend en compte la somme des compétences des deux partenaires dans les deux langues possibles. La langue la plus naturelle sera alors celle pour laquelle la *somme* des compétences linguistiques des deux interlocuteurs est maximale. Par exemple, entre une Espagnole dont l'allemand est plutôt médiocre et une Autrichienne qui enseigne l'espagnol, la langue la plus naturelle à choisir serait l'espagnol.

Dans notre institut cependant, ce critère est malaisé à appliquer, car les compétences en langue étrangère atteignent en général un niveau excellent, ce que les anglophones appellent "near native". Ceci est valable tant pour les germanophones dans leurs langues d'enseignement respectives que pour les romanophones quant à l'allemand.<sup>17</sup> Si bien que les

<sup>15</sup> Les quelques rares cas où de tels couples indiquent qu'ils parlent toujours allemand entre eux constituent de véritables exceptions, sur lesquelles on reviendra à la fin de cette communication.

<sup>16</sup> C'est là une variante théoriquement possible, qui s'exprimerait par ce *plurilinguisme passif* préconisé par les eurocrates et les tenants de la politique linguistique, mais qui — du moins dans notre institut — ne correspond pas à la réalité des choses.

<sup>17</sup> Certaines locutrices natives romanophones ne seraient pas d'accord avec cette vision des choses, puisqu'elles déplorent un manque de compétence en langue allemande que nous autres collègues avons sincèrement du mal à percevoir. Une telle *auto-sous-évaluation* peut pourtant résulter en des choix linguistiques différents via une préférence pour la langue maternelle. Voir Auer (1988: 196), qui remarque que certains interlocuteurs allèguent volontiers un prétendu manque de compétence dans le but de justifier leurs préférences linguistiques ("participants often use self-ascriptions of incompetence as accounts for their preferences"). Dans sa contribution de 1997, ce même Auer examine les mécanismes et fonctions de l'*attribution de compétence (ou d'incompétence)* dans la communication bilingue. Il donne plusieurs exemples qui illustrent comment une prétendue incompétence peut servir à éviter des situations désagréables. Il insiste pourtant sur le fait qu'à côté des méthodes "objectives"



différences de niveau, si tant est qu'elles existent, sont tout au plus minimales. Je n'exclus pas pourtant que des divergences même minimales puissent jouer un rôle dans les choix linguistiques. Ainsi, quand je parle avec une certaine collègue francophone, nous avons toujours du mal à nous mettre d'accord sur le choix de la langue, chacune insistant pour parler la langue étrangère respective. Il y va en effet de notre orgueil: est-ce elle qui parle mieux l'allemand ou moi qui parle mieux le français? Suivant la loi du naturel que nous venons de définir, c'est là la question qui se décide à chaque fois que nous choisissons une langue de communication.<sup>18</sup> Le conflit s'expliquerait donc par une conjonction des deux facteurs *naturel* et *prestige*.

Mais il existe un autre facteur qui joue dans les situations de type II, un facteur autrement plus important, et c'est le *désir de s'exercer*, l'envie de pratiquer la langue qu'on enseigne. C'est là un argument de poids en faveur de la langue romane. En effet, les romanophones qui vivent en Autriche n'ont pas besoin de pratiquer l'allemand, pas à l'institut en tout cas; par contre, la plupart des germanophones, sauf en période de vacances, n'ont que leurs collègues français, italiens ou espagnols pour pratiquer régulièrement leur langue d'enseignement. Les locuteurs natifs et locutrices natives de l'institut assument donc pour les germanophones des fonctions de partenaires privilégiés, un rôle qu'ils acceptent et qu'ils vivent tout à fait consciemment. Ils sont toujours prêts à communiquer dans leur langue maternelle, ce qu'il convient d'interpréter moins comme un effet de naturel, que comme une complaisance de leur part, une adaptation consciente aux préférences linguistiques (supposées) du partenaire.<sup>19</sup> A remarquer que le facteur "*complaisance*" implique des comportements différents dans un institut de langues et dans la plupart des autres situations de communication plurilingue. Normalement, la complaisance consiste à adopter la langue maternelle de l'autre; dans le contexte de notre institut, la complaisance des locuteurs natifs et locutrices natives consiste précisément à offrir — sans pourtant les imposer — des possibilités d'entraînement dans leur propre langue maternelle.<sup>20</sup>

---

d'évaluation linguistique, on a toujours intérêt à prendre en compte également la perception des participants eux-mêmes et à chercher les motifs de cette perception.

<sup>18</sup> Calderón (1999: 50) signale que le choix d'un code peut être perçu également comme un signe de compétence: "Deux personnes bilingues de langue dominante différente insistent pour utiliser chacune la langue seconde, dans le but d'impressionner l'autre par le niveau de compétence qu'elles atteignent dans cette langue" ("[Z]wei bilinguale Menschen mit gegengleicher Dominanz einer der beiden Varietäten [wollen] in der Interaktion miteinander ihre jeweils schwächere Varietät verwenden, um dem Gegenüber ihre Kompetenz darin zu zeigen").

<sup>19</sup> Ce que la sociolinguistique appelle "preference related switching" (Auer 1998a: 7), c'est-à-dire un changement de code motivé par la préférence, ou la préférence supposée, de l'interlocuteur. Calderón aussi (1999: 49) décrit ce changement de code par complaisance ("Code-Switching aus Entgegenkommen"). Le choix d'une langue ne correspondrait donc pas toujours, comme on a voulu le croire, à des impératifs de puissance et d'aliénation, mais très souvent à une empathie, un désir d'*aller à l'encontre* du partenaire. (Voir aussi le titre de l'article de Finlayson/Slabbert 1997: "I'll meet you halfway with language").

<sup>20</sup> Ayant moi-même appris l'espagnol très tard, grâce à une vocation tardive motivée par une bourse de recherche à Madrid, je suis très reconnaissante à mes collègues hispanophones de cette complaisance qu'ils me témoignent tous les jours en me parlant en espagnol.

C'est donc souvent l'interlocuteur germanophone qui choisira la langue, et il le fera en fonction de ses préférences générales et/ou situationnelles. A cet égard, les questionnaires révèlent l'existence de deux types distincts de germanophones: les ambitieux et les amateurs du naturel, ou, si l'on veut, les *puristes* et les *mélangeurs*. Les puristes indiquent qu'ils parlent toujours la langue étrangère avec tous les locuteurs natifs de leur département,<sup>21</sup> les mélangeurs mettent deux croix dans bon nombre de rubriques, c'est-à-dire qu'ils parlent alternativement l'allemand et la langue romane avec toute une série de partenaires. Il faut voir cependant que ces deux types n'existent pas à l'état pur, qu'il y a toujours quelques petites exceptions, par exemple certains locuteurs natifs avec lesquels le mélangeur naturaliste ne parlera que la langue étrangère, ou certaines personnes avec lesquelles le puriste admettra qu'il alterne les deux langues (par exemple des collègues avec lesquels, faute de contact, il n'y a pas de préférence linguistique établie,<sup>22</sup> ou d'autres qu'il ne rencontre en général qu'au sein d'un groupe plurilingue). Ces exceptions ne suivent pas de régularités précises, mais elles traduisent certaines tendances: ainsi, tous les membres du département de français déclarent parler français et rien que français avec notre lecteur africain francophone (qui, lui, parle pourtant allemand avec la bibliothécaire).

Que signifie exactement être mélangeur? Cela signifie que la langue romane doit céder sa place à l'allemand lorsqu'on est fatigué ou lorsqu'on aborde un sujet difficile. En effet, même un niveau de compétence "near-native" n'exclut pas que certains domaines thématiques appartiennent clairement à la langue allemande. Pour ce qui est de moi-même, je dois avouer que je me comporte comme l'exemple d'une puriste imperturbable, plus soucieuse de prestige que de naturel, qui s'efforce à continuer en français même lorsqu'on passe à des sujets comme la politique universitaire ou l'informatique, quitte à introduire dans chaque phrase toute une série de vocables allemands intraduisibles (traduisez-moi par exemple *Universitätskollegium!*).<sup>23</sup> On en arrive à un point où les limites du naturel sont sans aucun doute franchies — ce qui explique l'épisode suivant: dans une longue conversation en français entre une germanophone et une Française, on en était arrivé finalement à parler

<sup>21</sup> "Mon principe est simple: avec les locuteurs natifs je parle la langue étrangère, avec les germanophones je parle l'allemand" ("Mein einfaches Prinzip: mit Muttersprachlern Ausländisch, mit Inländern Inländisch"). Cette citation tirée de l'un des questionnaires exprime bien le programme d'un puriste qui a, de plus, le mérite de parler très bien toutes les langues de l'institut.

<sup>22</sup> L'établissement, la genèse de telles préférences linguistiques entre deux interlocuteurs pourrait constituer un sujet de recherche hautement intéressant, mais difficile à saisir empiriquement. Je dispose pourtant de la remarque d'une collègue francophone qui raconte qu'elle avait parlé allemand dans sa première rencontre avec un autre collègue, avant de s'apercevoir qu'il était francophone lui aussi.

<sup>23</sup> Calderón (1999: 53) parle d'une alternance codique "par manque de signifiant, car il arrive souvent que certaines parties du lexique individuel d'une personne bilingue (surtout dans certains domaines de spécialité) aient été acquises dans une seule langue" (Code-Switching "aus Signifiant-Mangel [...] [, da] oftmals Teile des individuellen Wortschatzes (insbesondere einzelner Fachwortschätze) domänenspezifisch erworben sind"). Le terme anglais correspondant est "gap" c'est-à-dire "lacune" (voir Poplack 1988: 227, McClure/McClure 1988: 34-35, 39-40). Une telle lacune peut être due soit à un manque de compétence durable ou momentanée (fatigue) du locuteur, soit à l'inexistence réelle ou supposée du terme correspondant dans la langue matrice. (Dans ce dernier cas, Poplack 1988: 228 parle du phénomène du "mot juste").

ordinateurs et programmes informatiques. De bogue en détail technique, il s'était avéré toujours plus difficile de continuer la conversation en français: "si bien, raconte la germanophone, si bien que j'en ai eu marre, et que j'ai fini par passer à l'allemand".

Cet épisode constitue une bonne transition vers le chapitre suivant, qui traite des modalités et motivations des mélanges et alternances codiques.

## 6. Modalités et motivations des mélanges et alternances codiques

La question qui se pose est la suivante: à quels paramètres obéissent les choix linguistiques des mélangeurs, c'est-à-dire: quand, comment et pourquoi tel couple de mélangeurs choisit-il de parler telle langue plutôt que telle autre? La réponse ne se trouve guère dans les questionnaires, elle est le fruit d'observations et d'expériences propres ainsi que des interviews menées avec mes collègues. (Je prévois d'ailleurs une enquête plus poussée à l'aide d'enregistrements).

Le premier paramètre qui saute aux yeux, c'est le *sujet ou thème* de la conversation,<sup>24</sup> c'est ce qui ressort par exemple du petit épisode informatique que je viens de présenter. C'est également le facteur sujet/thème qui intervient lorsqu'une collègue espagnole déclare parler allemand avec l'un de nos hispanophones, mais avec une petite exception: car pour parler de l'opéra, ils choisissent l'italien!

Autre critère: la distinction entre les situations *formelles* et *informelles*. Plusieurs de mes collègues germanophones indiquent que la communication privée s'effectue en allemand, langue plus "naturelle", tandis que la communication professionnelle et les situations plus officielles appartiennent à la langue française.<sup>25</sup> A l'inverse, certaines romanophones — obéissant d'ailleurs au même principe — font un effort pour parler allemand avec les deux professeurs, car ceux-ci sont germanophones et hiérarchiquement supérieurs.<sup>26</sup>

Cependant, ni le facteur sujet/thème ni la distinction entre situations formelles et informelles ne suffisent pour qu'on puisse distinguer à l'intérieur de notre institut ce que les

<sup>24</sup> Voir par exemple Pütz (1994: 44) et Calderón (1999: 52). Le *sujet/thème* est une variable que l'on a l'habitude de mentionner en même temps que le *lieu* ou la *situation*; ces deux derniers paramètres jouent un rôle moins important dans notre cas, puisqu'ils restent à peu près constants à l'institut.

<sup>25</sup> Bizzoni/De Fina (1992: 297) constatent des comportements analogues entre l'italien, langue d'enseignement et donc langue officielle, et l'espagnol, langue plus informelle de par sa banalité dans l'entourage mexicain. On pourrait voir en cela une question de "*footing*", ce phénomène décrit par Goffmann (1987: 180); voir aussi Bizzoni/De Fina (1992: 399) ainsi que Auer (1988: 199 et 1998a: 8). Les alternances codiques indiquent souvent des changements de "*footing*", c'est-à-dire du *cadre situationnel* ou de la définition de ce cadre. Par exemple, à la fin d'un examen oral de français, je fais exprès de passer à l'allemand pour marquer la fin de l'examen et pour discuter du résultat avec le candidat.

<sup>26</sup> Ils obéissent par là à la "*maxime de la déférence*" établie par Myers-Scotton (1998a: 26; voir également 1983: 123 et 1990: 98): "Passez à un code qui exprime la déférence envers les autres lorsque les circonstances requièrent l'expression d'un respect spécial" ("Deference Maxim: Switch to a code that expresses deference to others when special respect is called for by the circumstances").

sociolinguistes appellent des “domaines linguistiques” (“language domains”).<sup>27</sup> Ce concept a été développé dans le cadre de l’étude des populations d’immigrés; dans leur environnement social, on distingue par exemple le domaine de la famille, celui du travail, celui de la religion, celui du voisinage, celui du groupe d’amis (“peer group”), qui sont liés chacun à un comportement linguistique spécifique. Il s’en suit que l’institut de langues romanes de l’université d’économie de Vienne constitue un seul et unique domaine linguistique, qui est celui du travail (même si les limites vers le privé ne sont pas toujours nettes).<sup>28</sup> Et pourtant, dans ce domaine unique, ce qui frappe, c’est la grande variété de langues différentes utilisées. Et cette grande variété de langues différentes donne lieu — il fallait s’y attendre — à des alternances codiques, au fameux phénomène du “code-switching”,<sup>29</sup> soit par exemple le changement de code en plein milieu d’une conversation, à chaque fois que l’on change de sujet, et surtout à chaque fois que l’on change de participants (puisque’il s’agit de trouver une langue partagée par tous<sup>30</sup>).<sup>31</sup>

<sup>27</sup> Par “*domaines linguistiques*”, l’on entend des cadres de vie, des domaines d’expérience définis par le lieu, le milieu social, les thèmes traités, et surtout par un ensemble d’objectifs communs et d’obligations communes. Ce sont ces domaines linguistiques qui structurent les choix linguistiques de locuteurs plurilingues. Le concept est dû à Fishman (1972: 44), il a été repris par Mioni (1987: 170; tous les deux cités d’après Mehlem 1998: 22-24); on le retrouve aussi, par exemple, chez Pütz (1994: 41-42).

<sup>28</sup> Certains des questionnaires laissent entrevoir que les choix linguistiques entre les collègues pourraient être différents dans les *contextes strictement privés*, en dehors du cadre professionnel de l’institut. Et, ce qui est étonnant, cette divergence va dans le sens d’une diversité plus grande. Il existe en effet des compétences linguistiques cachées, parce que médiocres, qui ne s’expriment jamais à l’institut (voir ci-dessous, note 47), mais qui peuvent s’avérer utiles dans des situations où le prestige devient secondaire. Ainsi une Espagnole qui sort le soir avec un groupe d’Italiennes peut être amenée à se souvenir de ses notions d’italien, pour minimales qu’elles soient.

<sup>29</sup> Le “code-switching” (alternance codique) a été défini comme “l’usage alternatif de deux ou plusieurs codes dans le cadre d’un même épisode conversationnel” (“the alternative use of two or more ‘codes’ within one conversational episode”, Auer 1998a: 1) ou comme “la juxtaposition dans un même échange conversationnel de passages appartenant à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents” (“the juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two different grammatical systems or subsystems”, Gumperz 1994: 59). C’est un phénomène qui a été beaucoup étudié, si bien qu’une bibliographie exhaustive suffirait pour remplir un livre. C’est pourquoi on se bornera ici à citer les volumes récents de Heller 1988b, Jacobson 1990, Pütz 1997b, Jacobson 1998b, Myers-Scotton 1998b et Auer 1998b. Les études sur le “code-switching” portent d’une part sur des restrictions syntaxiques (cf. par exemple Poplack 1980a, citée d’après Jacobson 1998a: 54-56, ainsi que Myers-Scotton 1993b) et d’autre part sur des aspects sociologiques et pragmatiques, avec un intérêt croissant porté aux fonctions conversationnelles des alternances codiques ainsi qu’à la perspective et aux interprétations des interlocuteurs eux-mêmes (cf. Auer 1998a).

<sup>30</sup> Voir la “*maxime de la virtuosité*” établie par Myers-Scotton (1998a: 26; cf. également 1983: 123 et 1990: 98): “Changez de code lorsque c’est nécessaire pour continuer la conversation et permettre à tous les locuteurs présents d’y participer” (“Virtuosity Maxim: Switch to whatever code is necessary in order to carry on the conversation/accommodate the participation of all speakers present”). Ainsi, dans la cantine de l’institut, les collègues hispanisant(e)s, qui d’habitude parlent espagnol entre eux, passent immédiatement à l’allemand lorsqu’ils voient arriver un ou une collègue qui ne parle pas cette langue. Cf. aussi Auer (1988: 208): “Changer de langue lorsqu’on s’adresse à un nouveau partenaire, c’est, du point de vue fonctionnel, tout simplement s’adapter aux préférences linguistiques de l’interlocuteur” (“changing the language when addressing a new partner is only the functional aspect of adapting to his or her language preference”).

<sup>31</sup> Auer (1988: 192 et 198-199) distingue les alternances codiques motivées par l’identité des interlocuteurs et celles motivées par la structure de l’énonciation (“*participant vs. discourse-related language alternation*”). En 1998a: 4, il écrit: “Le changement de code est susceptible d’établir un

Il suffit bien souvent d'un seul mot ou d'une seule réplique dans une autre langue, pour que le groupe tout entier s'avise soudain de changer de code.<sup>32</sup>

Ce "code-switching" connaît de très nombreuses variantes, variantes qu'un observateur attentif n'aura pas de mal à découvrir aussi dans notre institut. Dans ce contexte, mes observations comme mes interviews paraissent indiquer certaines préférences. Par exemple, les changements transphrastiques ont l'air d'être plus fréquents que les alternances intraphrastiques; c'est-à-dire qu'il y a une tendance à construire des phrases entières dans une même langue. Et ces alternances transphrastiques concernent de préférence les énoncés emblématiques<sup>33</sup> comme les signaux de contact (*¡Hola!* ou *Ciao!*) et les interjections (*¡Madre mía!* *Zut alors!* *Wow!*). Un grand nombre de "switchings" appartiennent au type de l'alternance commentée ("flagged switching"), c'est-à-dire que le locuteur annonce qu'il va changer de langue (par exemple: *lo que los alemanes llaman "Gemütlichkeit"*); mais on assiste également à des alternances lisses ("smooth switching"), c'est-à-dire qui n'ont pas de drapeau métalinguistique (par exemple: *eso lo tenéis que aprender para la Zweite Diplomprüfung*).<sup>34</sup> En général, la variante la plus fréquente est certainement le "borrowing" (emprunt linguistique),<sup>35</sup> c'est-à-dire l'insertion, dans un énoncé normal de la langue matrice,

---

contexte pour les activités conversationnelles, par exemple au niveau des interlocuteurs présents, de la gestion thématique, des structures narratives etc." ("code-switching can contextualise conversational activities, for example on the level of participant constellation, topic management, the structure of narratives, etc."). A ces fonctions bien connues de l'alternance codique s'ajoutent, selon Pütz (1994: 232), une *fonction poétique* ("formal-stilistische Hervorhebung", la mise en relief grâce au choix d'une langue différente) ainsi qu'une *fonction phatique ou de commentaire* (lorsque les choix linguistiques structurent le discours, en opposant par exemple récit et commentaire). Tous ces éléments sont confirmés par les comportements linguistiques de mes collègues — et par mes propres habitudes. En effet, dans mon proséminaire de français, j'introduis chaque semestre une et une seule phrase en dialecte viennois du plus vulgaire: c'est un effet de choc destiné à souligner le conseil d'apprendre avec soin une certaine partie particulièrement importante mais rébarbative du programme.

<sup>32</sup> Ce mot fait fonction de "trigger", de déclencheur (cf. Clyne 1972, cité d'après Calderón 1999: 48), c'est-à-dire qu'il offre à l'interlocuteur la possibilité de continuer dans une autre langue, au cas où il préférerait cette langue pour des raisons de compétence ou autres.

<sup>33</sup> Voir Pütz (1994: 221-225), qui se réclame de Poplack 1980b. Comme exemples d'énoncés emblématiques, on pourrait citer les interjections, les signaux de contact, les citations et les expressions idiomatiques. Le contraire de l'alternance codique "emblématique" s'appelle alternance codique "complexe", soit une alternance qui se fait en pleine phrase et qui rend nécessaire par là une adaptation syntaxique.

<sup>34</sup> Les alternances commentées ("flagged switching") sont donc celles où le locuteur annonce qu'il va changer de code; cf. Poplack 1988 et Pütz 1994: 225-226 (cité d'après Poplack/Sankoff 1987) ainsi que Li Wei 1998: 169. Voici un exemple d'alternance commentée (Poplack 1988: 226): *Mais je te gage par exemple que... (pause) excuse mon anglais, mais les odds sont là*. L'usage de tels signaux explicites témoigne d'un effort de la part du locuteur pour parler chaque langue dans sa forme pure ("the speaker tries to speak either language in its 'pure' form", Treffers-Daller 1998: 185). Par opposition aux alternances codiques signalées par un "drapeau", les alternances lisses ("smooth switching") sont celles qui se passent d'une marque explicite.

<sup>35</sup> Le concept du "borrowing" (emprunt) ne reçoit pas, dans la littérature spécialisée, de définition unanime; tant ses limites que ses différenciations internes ont été l'objet de nombreuses discussions (voir par exemple McClure/McClure 1988: 40, Myers-Scotton 1990, Auer 1998a: 17 et bien d'autres encore). Le phénomène consiste à introduire, dans un énoncé de la langue matrice, un mot unique ou un simple morphème qui appartient à une autre langue; ce qui conduit très souvent à une adaptation morphologique et/ou phonétique de l'élément en question. La gamme des possibilités s'étend de l'emprunt ad hoc ("nonce borrowing"), et de l'emprunt bien établi dans un certain groupe de locuteurs

d'un mot ou d'une expression tirés d'une autre langue. La motivation de ce genre d'alternance réside très souvent dans une lacune linguistique — le terme anglais est “gap”<sup>36</sup> —, c'est-à-dire que le mot en question échappe momentanément ou durablement à la compétence du locuteur: soit qu'il ne le connaît pas, soit qu'il n'arrive pas à se le rappeler. Il arrive même que la lacune soit systématique dans la langue matrice, c'est-à-dire que le terme correspondant n'existe pas, ce qui peut être le cas, par exemple, d'institutions nationales comme *la cohabitation* en France, ou *die Pragmatisierung* en Autriche. A mentionner également un dernier type de “code-switching”, mais cette fois-ci parce qu'il n'existe pas dans notre institut: c'est le mélange des langues tel que le pratiquent les enfants d'immigrés (“Mischsprache”),<sup>37</sup> une variété linguistique bilingue caractérisée par des alternances rapides et fréquentes, très souvent à l'intérieur d'une même phrase, de sorte qu'il est impossible de dire laquelle des deux langues sert de base, de matrice, à l'autre.

## 7. Cultures départementales

Et ce chapitre de la communication entre locuteurs natifs et non-natifs d'un même département ne serait pas complet si je ne mentionnais pas également l'aspect des différentes cultures départementales. En effet, il est intéressant de constater que le département d'espagnol parle toujours espagnol, et le département d'italien, presque toujours italien, alors que le département de français accorde une place nettement plus importante à la langue allemande. C'est là que l'on trouve le plus grand nombre de mélangeurs, alors que les hispanisants sont plutôt des puristes; les italianistes, elles,<sup>38</sup> occupent une position intermédiaire, avec une tendance générale à parler italien. Ces cultures départementales différentes deviennent patentes à l'occasion des réunions, qui, dans le département d'espagnol, se déroulent uniquement en espagnol, et dans le département d'italien, presque toujours en italien, alors que les réunions du département de français se caractérisent par un mélange des codes, un va-et-vient continu entre le français et l'allemand. Ce qui ne signifie pas, pourtant, que germanophones et romanophones, dans ce genre d'occasions, parlent

---

(“*established borrowing*”, voir Poplack/Sankoff/Miller 1988; par exemple, *Ciao!*, qui constitue déjà la formule d'adieu standard dans tous les départements de notre institut), jusqu'à l'emprunt linguistique de plein droit, lorsque le mot d'origine étrangère est devenu un élément à part entière du code de la langue matrice. (Dans ce dernier cas cependant, il est douteux que l'on puisse encore parler d'alternance codique, voir Boeschoten 1998: 20). D'ailleurs, une simple occurrence d'un mot étranger dans un passage quelconque d'un corpus ne permet nullement de conclure au statut exact de cet élément emprunté. S'opposant à toutes les tendances d'introduire une distinction entre le “code-switching” d'une part et le “borrowing” de l'autre, Jeßner/Herdina (1996: 222ss.) soulignent la parenté étroite, l'unité profonde de tous les phénomènes d'alternance codique, de transfert et d'interférence entre les codes, et ils les regroupent dans un modèle dynamique des contacts linguistiques tels qu'ils se produisent à l'intérieur de la compétence linguistique des locuteurs plurilingues.

<sup>36</sup> Voir ci-dessus, note 23.

<sup>37</sup> Voir par exemple Pütz (1994: 4 et 230), qui parle de “Migranto”, et Mehlem (1998: 66).

<sup>38</sup> Il s'agit d'un département presque entièrement féminin.

chacun sa langue maternelle.<sup>39</sup> En réalité, dans les réunions, les germanophones font très souvent un effort pour parler français, et les francophones, pour parler allemand. Des pans entiers de conversation se déroulent ainsi soit dans l'une, soit dans l'autre langue, jusqu'à ce qu'une réplique divergente vienne faire chavirer l'équilibre linguistique instable. Dans ce type de situation assez officiel et qui tient aussi de la négociation, contrairement à ce qui vient d'être expliqué pour les situations courantes, la complaisance linguistique, même dans un institut de langues, consiste bien à adopter la langue maternelle de l'interlocuteur; quitte à retourner à sa propre langue, dans une argumentation par exemple, lorsqu'on veut être sûr de bien enfoncer le clou.

Ces cultures départementales différentes semblent contribuer à déterminer les choix linguistiques; or en réalité, c'est plutôt l'inverse: elles sont une *conséquence*, une manifestation visible des régularités de ces choix. En effet, ces cultures différentes s'expliquent par la proportion de romanophones dans les différents départements et, surtout, par leurs fonctions respectives. Ce qui semble compter avant tout, c'est la langue maternelle des personnes chargées de l'organisation (les assistants et assistantes). Celles-ci sont hispanophones (à une exception près) dans le département d'espagnol, italianophones dans le département d'italien, mais germanophones (à une exception près) dans le département de français. Un autre facteur important, c'est la proportion des romanophones dans le corps enseignant en général: elle est importante dans les trois départements (plus de la moitié), mais plus importante en italien et en espagnol qu'en français. Ces deux paramètres pourraient constituer une explication des cultures différentes constatées dans les trois départements.

Dans la communication entre germanophones et romanophones d'un même département, les facteurs qui s'expriment dans les choix linguistiques sont donc avant tout le *désir de s'exercer* et le *prestige*; plus, à ne pas oublier, la *culture départementale*. La *compétence*, c'est-à-dire le niveau des connaissances linguistiques, n'intervient pas vraiment dans le choix du code, puisqu'elle ne peut pas constituer un problème dans ces situations de type II. Elle devient au contraire le facteur décisif dans les situations de type III.

#### 8. Situations de type III: compétences et "lingua franca" (Ax - Y ou X - Y)

Le type III comprend toute la gamme des situations possibles entre deux personnes qui ne partagent ni une même langue maternelle ni une même langue d'enseignement.<sup>40</sup> C'est là le cas le plus intéressant, car on ne peut pas prédire avec certitude quelle langue de base sera choisie par les deux partenaires. Il y a une possibilité, bien évidemment, qui existe toujours:

<sup>39</sup> "Plurilinguisme passif", voir note 16.

<sup>40</sup> Sont inclus dans ce type les situations entre les membres de l'administration (secrétariat) et tous les locuteurs natifs et locutrices natives romanophones.

c'est de parler allemand. L'*allemand* constitue la "*lingua franca*" de notre institut, c'est-à-dire le code qu'il est toujours possible d'adopter lorsqu'on ne partage aucune autre langue commune.<sup>41</sup>

Ceci nous amène à la question des *compétences* linguistiques, soit les compétences supplémentaires de chacun, qui ne concernent ni l'allemand ni sa langue d'enseignement. À noter que les seules compétences qui comptent dans le contexte de l'institut sont celles qui concernent des langues romanes (personne en effet n'aurait l'idée de parler anglais). Ces compétences supplémentaires, si l'on en croit les questionnaires, n'ont des chances de s'exprimer que lorsqu'elles coïncident avec la *langue maternelle* de l'un des deux interlocuteurs. Dans une situation Ax - Y, Y est donc un choix linguistique possible, lorsque le niveau de compétence du locuteur germanophone est suffisamment élevé dans cette langue; il est très peu probable par contre que l'on choisisse X, qui n'est que langue d'enseignement. De même, dans une situation X - Y entre deux romanophones, les options linguistiques possibles sont les deux langues X et Y, plus l'allemand, qui est "*lingua franca*"; il est très peu probable que l'on choisisse par exemple une troisième langue romane Z, même si les deux interlocuteurs la maîtrisent très bien. Donc, si dans une situation de type III, on s'éloigne de la *lingua franca* que constitue l'allemand, ce sera au profit d'une langue qui constitue la langue maternelle de l'un des deux interlocuteurs.<sup>42</sup>

L'existence de compétences suffisantes de l'un des deux interlocuteurs dans la langue maternelle de l'autre implique-t-elle automatiquement que cette langue soit choisie comme moyen de communication? Pas forcément, non. Ce qui entre en vigueur dans ce cas-là, c'est une interaction complexe entre les facteurs *compétence*, *désir de s'exercer* et *confiance*, assaisonnés d'éléments idiosyncrasiques, c'est-à-dire de la *personnalité* des individus concernés.

Le cas le plus simple est celui où l'un des deux partenaires atteint un niveau "near native" dans la langue maternelle de l'autre, même si ce n'est pas sa langue d'enseignement. C'est là une situation qui peut en principe être assimilée au type II, soit à la communication entre germanophones et romanophones d'un même département; ce qui signifie que l'on aura tendance à parler la langue romane en question, mais pas exclusivement, puisque les mélangeurs auront recours aussi quelquefois à la langue allemande.

---

<sup>41</sup> Si l'allemand est la "*lingua franca*" de notre institut, ceci ne s'explique pas par le prestige de cette langue — en effet, dans le contexte d'un institut de langues romanes, ce sont ces dernières qui pourraient alléguer d'être plus prestigieuses —, mais par l'environnement linguistique autrichien ainsi que par le haut niveau de compétence qu'atteignent pratiquement tous les collègues. Notre institut est donc un contre-exemple patent contre la thèse de Myers-Scotton, qui prétend qu'une "*lingua franca*" est toujours une *langue prestigieuse*. Cette thèse avait déjà été critiquée par Pasch 1997, qui lui oppose sa thèse de l'efficacité communicative ("*communicative efficiency hypothesis*"): selon elle, le choix de la "*lingua franca*" traduirait bien plutôt le souci de trouver une solution optimale pour les problèmes de communication susceptibles de se présenter dans une situation donnée.

<sup>42</sup> Une exception qui n'en est pas une: deux personnes indiquent qu'il leur arrive de parler ensemble en bulgare. En effet, le bulgare est la langue maternelle de l'une d'elles, tandis que pour l'autre, elle constitue une des nombreuses langues slaves qu'elle a apprises.



A côté de ces cas où une compétence excellente devient le facteur prépondérant, il en est d'autres — une majorité d'autres — où des niveaux de compétence les plus divers (bonne, très bonne ou médiocre) soit arrivent à s'exprimer, soit sont délaissés au profit de l'allemand, "lingua franca". Il va sans dire que dans de telles situations, c'est le niveau des compétences linguistiques de l'interlocuteur non-natif qui décidera en grande partie de la langue à choisir: plus ce niveau sera élevé, plus on aura de chances de choisir la langue romane.<sup>43</sup>

Mais la compétence n'est pas la seule variable qui intervienne. Il faut voir en effet que tous les membres de l'institut partagent en premier lieu des compétences d'allemand excellentes, si bien que l'allemand est toujours, ou presque toujours, la langue pour laquelle la somme des compétences des deux interlocuteurs est maximale. L'allemand est donc la langue la plus naturelle à choisir, même, par exemple, entre une Italienne et une collègue espagnole. Tout autre choix linguistique est un choix non neutre, "marqué" au sens de Myers-Scotton.<sup>44</sup> L'explication de tels choix réside le plus souvent dans le *désir de s'exercer*, l'envie de pratiquer une langue étrangère, qui domine souvent par rapport au choix plus naturel de la "lingua franca".

A cette tension entre le naturel et le désir de s'exercer s'ajoute une deuxième tension, une deuxième dialectique: celle qui existe entre l'envie de pratiquer une langue et la *crainte de perdre la face* en commettant des erreurs. L'on est donc en présence d'un conflit entre les deux facteurs *exercice* et *prestige*.<sup>45</sup> C'est là un dilemme particulièrement aigu dans un institut de langues, plus que dans la plupart des autres situations plurilingues,<sup>46</sup> car dans un tel contexte, les compétences linguistiques de quelqu'un — du moins celles qui concernent sa langue d'enseignement — constituent une mesure (entre autres) de sa compétence professionnelle.<sup>47</sup> C'est ce qui explique l'importance du facteur "prestige" lorsqu'on essaie de mettre en valeur ses compétences dans sa langue d'enseignement, et corollairement, l'insécurité et les complexes lorsqu'on ose se servir d'une langue que l'on n'est pas sûr de

---

<sup>43</sup> Les *compétences* linguistiques individuelles ne sont pas quelque chose de statique, elles constituent bien plutôt une *variable dynamique*; et une telle remarque correspond bien à l'esprit d'une recherche écolinguistique, telle que la préconise par exemple Fill (1993: 13-15). Ces variations dans le niveau des compétences linguistiques — par exemple, selon que l'on vient de pratiquer une langue par un voyage dans le pays, ou que, au contraire, l'on manque de pratique — se traduisent de manière massive par des changements de préférence et donc par des changements de choix linguistiques. Cela est vrai surtout lorsqu'il s'agit de compétences supplémentaires, soit de la troisième, quatrième ou cinquième langue d'un même locuteur. Pour donner un exemple positif, une personne qui apprend peu à peu une nouvelle langue aura tendance à toujours plus employer cette langue avec les locuteurs natifs et locutrices natives de son entourage.

<sup>44</sup> Voir ci-dessus, note 8.

<sup>45</sup> Les valeurs "face enhancing" et "face threatening" ne sont en effet que les deux faces d'une même médaille.

<sup>46</sup> Lorsqu'on se trouve à l'étranger par exemple, c'est la survivance linguistique qui compte avant toute autre chose; si bien que même les plus complexes arrivent à se décontracter (sauf bien évidemment lorsqu'ils assistent à un congrès de romanistes...).

<sup>47</sup> C'est là peut-être ce qui correspond dans notre institut à la variable "statut", variable qui intervient dans les situations de contact linguistique lorsque l'une des langues concernées possède plus de prestige que les autres (cf. Fill 1993: 16).

dominer parfaitement. Même s'il s'agit d'une troisième, quatrième ou cinquième langue, il y a une tendance à penser: si je n'arrive pas à parler parfaitement et sans fautes, il vaut mieux tout simplement laisser tomber!

Sur ce point je m'exprime — on l'aura deviné — à partir de mes expériences propres. Mais le dépouillement des questionnaires confirme pleinement cette impression à l'origine toute personnelle. Il s'avère en effet que ceux des collègues qui possèdent des compétences dans une langue romane supplémentaire, ont tendance à ne pas pratiquer cette langue en public, c'est-à-dire dans des situations de groupe, mais plutôt dans des situations plus intimes, de dialogue avec un locuteur natif.<sup>48</sup> Et de plus, ils ne pratiquent pas leur langue plus faible avec n'importe quel locuteur natif ou locutrice native; ils choisissent pour le faire soit les lectrices étrangères (qui ne constituent pas une menace hiérarchique), soit ceux et celles des romanophones qui sont connu(e)s pour leur caractère particulièrement doux et aimable. Je sais bien que ce n'est pas là une variable que l'on puisse cerner scientifiquement, mais elle saute aux yeux de tous ceux qui connaissent les personnes concernées. Dans ce type de situation, le choix des interlocuteurs natifs obéit donc principalement à un critère de *confiance*. (Et un collègue de m'avouer qu'il a l'impression de parler mieux, de faire moins de fautes lorsque son interlocuteur est une personne de confiance et non un supérieur hiérarchique; ce qui prouve que la compétence linguistique d'une personne dans une langue à un moment donné n'est pas une constante, qu'elle est fonction du facteur confiance et d'une situation de communication détendue).

En outre, dans ce type de situation, des différences de comportement et d'attitude notables ne peuvent s'expliquer autrement que par la *personnalité* des collègues concernés. En effet, tout le monde n'est pas perfectionniste, et la peur de faire des fautes et de perdre la face est une tare à laquelle certains — heureux élus — échappent. Il est des gens pour qui, même dans le contexte d'un institut de langues, les compétences linguistiques, fussent-elles médiocres, ne constituent jamais qu'un plaisir, un déguisement, un élargissement de leurs propres possibilités expressives, bref, une richesse qu'ils déploient à chaque fois que l'occasion s'en présente.<sup>49</sup> Ces quelques individus fortunés ont découvert et expriment dans leurs questionnaires ce qui a été appelé le *facteur ludique*, c'est-à-dire le jeu, le plaisir de la variation, la "*fonction théâtrale de la langue*".<sup>50</sup> En effet, même dans une langue dont on ne possède que quelques notions — et peut-être surtout dans ce type de langue, où il n'y va pas d'un prestige quelconque —, on peut toujours commencer par dire *¡Hola!* ou *Buon giorno!*, puis *¿Qué tal?* ou *Come stai?*, et ainsi de suite, aussi loin que possible, jusqu'à ce que l'on se

<sup>48</sup> Il y a aussi des compétences linguistiques qui n'arrivent jamais à s'exprimer, parce que la personne en question les trouve insuffisantes. Ces compétences sont pourtant susceptibles de refaire surface dans certaines situations très informelles, cf. ci-dessus, note 28.

<sup>49</sup> Bizzoni/De Fina (1992: 403) font remarquer que certains locuteurs ressentent le mélange des langues comme "un jeu linguistique, un plaisir, l'affirmation de leur double compétence, un enrichissement de leurs propres possibilités d'expression" ("gioco linguistico, piacere, affermazione del proprio dominio sui due codici, [...] arricchimento delle proprie possibilità espressive").

<sup>50</sup> "funzione teatrale della lingua", voir Bizzoni/De Fina (1992: 401).

heurte aux limites de sa propre compétence, pour passer à l'allemand dès que l'on aborde une question importante ou un sujet difficile. Et ce type de comportement ne s'explique pas forcément par le désir de s'exercer, mais bien plutôt par une sorte de *complaisance ludique* qui, indépendamment du niveau de compétence, peut amener quelqu'un à adopter la langue maternelle de son interlocuteur. (Le même genre de motivation, avec une nuance de moquerie supplémentaire, joue aussi d'ailleurs lorsqu'on s'adresse à quelqu'un dans le dialecte de sa province d'origine). Nous sommes dans le domaine de ce qui s'appelle la *fonction phatique* du langage, la fonction qui consiste à établir des relations humaines.

## 9. Cas particuliers

Nous voici enfin arrivés à notre dernier chapitre, les cas particuliers, c'est-à-dire ceux qui n'entrent pas forcément dans la systématique (type I, II, III) esquissée ci-dessus.

Ainsi, il existe à l'institut certaines personnes dont l'appartenance départementale pose problème: par exemple, une Autrichienne et une Portugaise qui ont toutes deux commencé leur carrière dans le département d'espagnol, mais qui plus tard ont rejoint le département de français. Cette situation n'a rien d'extraordinaire, elle correspond tout simplement à une double identité départementale, comparable à celle des professeurs, avec les comportements linguistiques correspondants. La question vraiment intéressante qui se pose est la suivante: comment ces deux personnes se parlent-elles entre elles? Choisissent-elles pour communiquer le français, l'espagnol ou l'allemand? Réponse: elles utilisent alternativement toutes les trois langues possibles!

Puis il y en a d'autres, parmi les collègues de l'institut, dont la langue maternelle n'est ni l'allemand, ni le français, l'italien ou l'espagnol. Ces personnes-là sont assimilées, psychologiquement, à des locuteurs natifs et locutrices natives des langues qu'elles enseignent. (Par exemple, une collègue bulgare qui enseigne l'espagnol a le comportement linguistique typique d'une locutrice native hispanophone). Sauf, bien évidemment, lorsqu'il se présente quelqu'un avec qui ils peuvent communiquer dans leur véritable langue. Que ce soit le portugais, le catalan, le bulgare, ils trouvent tous dans notre institut au moins un interlocuteur potentiel; il y en a même trois pour le portugais, soit la collègue que je viens de mentionner plus, surtout, les deux lectrices de portugais, avec lesquelles tous ceux et toutes celles qui en sont capables tâchent de parler portugais, alors que les autres choisissent comme "lingua franca" qui l'allemand, qui l'espagnol.

Une autre question intéressante à poser concerne le comportement linguistique des personnes qui, de par leur origine et leur biographie, n'ont pas une, mais deux langues maternelles. Ont-elles un comportement linguistique ambigu, ou bien leur environnement a-t-il tendance à les "désambigüiser"? Et comment se traduirait une telle ambiguïté? Voyons l'exemple d'un collègue du département de français dont le père est Autrichien et la mère Française. Ce franco-autrichien indique dans son questionnaire qu'il a l'habitude de parler

allemand avec les germanophones, et français avec les francophones. Ce comportement n'est pas bien étonnant, mais comment l'interpréter? Deux interprétations sont possibles: soit, le collègue en question est reconnu comme un membre authentique par chacune des deux communautés linguistiques (A + F), soit il se comporte tout simplement comme un puriste germanophone (l'interprétation dans ce cas-là serait Af). La réponse se trouve dans les questionnaires de deux collègues germanophones qui reconnaissent lui parler quelquefois en allemand et quelquefois en français. Etant par ailleurs mélangeurs, ils se comportent donc avec lui comme ils le font avec les natifs francophones, reconnaissant par là implicitement sa double identité linguistique.<sup>51</sup>

D'autres locuteur natifs et locutrices natives se sont, au fil des années, si bien assimilé(e)s à leur environnement autrichien qu'ils/elles n'ont plus les choix linguistiques typiques des romanophones. Je pense à l'une de nos Italiennes: elle parle bien toujours italien avec les autres Italiennes, mais toutes les germanophones du département d'italien (et tous les italianophones des autres départements) reconnaissent parler toujours allemand avec elle. Cela signifie qu'elle est acceptée par les germanophones comme étant une des leurs, et qu'elle a donc réussi à conquérir, elle aussi, une double identité.

Enfin, il est impératif de mentionner le cas d'un certain collègue du département d'espagnol. Ce collègue, qui — il le renie volontiers — est né en Styrie et a grandi en Allemagne de l'Est, nourrit une passion, un amour fou, une idolâtrie pour la langue espagnole. Il est connu pour s'adresser à tout nouveau membre de l'institut — que ce soit un lecteur de français, une secrétaire, une informaticienne — en espagnol et rien qu'en espagnol. Son enthousiasme le conduit à mener une véritable *politique linguistique*,<sup>52</sup> et plus d'un a fini par céder, par se laisser contaminer, et par apprendre ce qui est réputé être la langue de Dieu et des anges... Bien évidemment, tous les hispanophones et hispanisants de l'institut indiquent unanimement dans leurs questionnaires qu'avec ce collègue-là, pas question de parler autre chose que "el castellano". Ceux et celles qui ont des connaissances modestes font un effort pour mélanger à leur allemand et des bribes d'espagnol; et c'est là — miracle! — ce qu'indiquent également tous ceux et toutes celles qui confessent un peu plus loin que leurs compétences d'espagnol en réalité sont absolument nulles.

#### 10. L'institut de langues romanes, un exemple de "logotope"

Cette contribution a atteint son but si elle a réussi à montrer qu'un institut de langues, par exemple l'institut de langues romanes de l'université d'économie de Vienne, peut être décrit

<sup>51</sup> Les choix linguistiques sont en effet toujours aussi des négociations d'identité, voir Myers-Scotton (1993a: 152).

<sup>52</sup> Selon Mehlem (1998: 86), on peut parler de "politique linguistique" à propos de l'attitude des parents immigrés qui s'efforcent de transmettre à la jeune génération la langue de leurs ancêtres.

à l'image d'un "logotope" complexe (pour employer un terme créé par Martin Walser 1998: 413). Cependant, les règles qui régissent les choix linguistiques ne fonctionnent pas comme des lois biologiques rigides, qui prédétermineraient strictement le comportement de chacun. L'exemple de notre collègue hispanisant est là pour montrer comment un enthousiasme authentique n'a pas de peine à transgresser les limites naturelles et à célébrer la communication même dans un idiome que l'interlocuteur déclare complètement ignorer.

### Bibliographie

- AMMON, U./DITTMAR, K./MATTHEIER, K.J. (eds.) (1987). Sociolinguistics. Soziolinguistik. An international handbook of the science of language and society (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 3), vol. I, Berlin/New York: De Gruyter.
- AUER, J.C.P. (1988). A conversation analytic approach to codeswitching and transfer. In: HELLER, M. (b), 187-213.
- AUER, P. (1997). Members-assessments and ascriptions of (in-)competence in bilingual conversation. In: DOW, J.R./WOLFF, M., 121-135.
- AUER, P. (1998a). Introduction. *Bilingual Conversation* revisited. In: AUER, P. (b), 1-24.
- AUER, P. (ed.) (1998b). Code-switching in conversation. Language, interaction and identity, London e.a.: Routledge.
- BILBOW, G.T. (1997). Cross-cultural impression management in the multicultural workplace: The special case of Hong Kong. *Journal of Pragmatics* 28: 461-487.
- BIZZONI, F./DE FINA, A. (1992). La commutazione di codice fra insegnanti di italiano in Messico. In: MORETTI, B./PETRINI, D./BIANCONI, S., 381-406.
- BOESCHOTEN, H. (1998). Codeswitching, codemixing, and code alternation: What a difference. In: JACOBSON, R. (b), 15-24.
- CALDERON, M. (1999). Funktionales Codeswitchen in der spanischsprachigen israelischen Wochenzeitung AURORA. *Moderne Sprachen* 43/1: 45-72.
- CLYNE, M.G. (1972). Perspectives on language contact. Based on a study of German in Australia, Melbourne: The Hawthorne Press.
- DOW, J.R./WOLFF, M. (eds.) (1997). Languages and lives. Essays in honor of Werner Enninger, New York/Washington, D.C/Baltimore/Bern/Frankfurt a.M./Berlin/Vienna/Paris: Peter Lang.
- FILL, A. (1993). Ökologikum. Eine Einführung (Narr Studienbücher), Tübingen: G. Narr.
- FILL, A. (1996a). Ökologie der Linguistik - Linguistik der Ökologie. In: FILL, A. (b), 3-16.
- FILL, A. (ed.) (1996b). Sprachökologie und Ökologikum. Referate des Symposiums *Sprachökologie und Ökologikum* an der Universität Klagenfurt, 27.-28. Oktober 1995, Redaktionelle Mitarbeit: Hermine Penz (Stauffenburg Linguistik), Tübingen: Stauffenburg.
- FINLAYSON, R./SLABBERT, S. (1997). "I'll meet you halfway with language": Code-switching within a South African urban context. In: PÜTZ, M. (b), 381-421.
- FISHMAN, J. (1972). Language and sociocultural change, Stanford: Stanford University Press.

- GOFFMAN, E. (1987). *Le forme del parlare*, Bologna: Il Mulino.
- GUMPERZ, J.J. (1994). *Discourse strategies (Studies in interactional sociolinguistics 1)*, Cambridge u.a.: Cambridge University Press.
- HAUGEN, E. (1972). *The ecology of language*, Stanford: Stanford University Press.
- HELLER, M. (1988a). Introduction,. In: HELLER, M. (b), 1-24.
- HELLER, M. (ed.) (1988b). *Codeswitching. Anthropological and sociolinguistic perspectives (Contributions to the sociology of language 48)*, Berlin/New York/Amsterdam: Mouton de Gruyter.
- HELMOLT, K. VON (1997). *Kommunikation in internationalen Arbeitsgruppen. Eine Fallstudie über divergierende Konventionen der Modalitätskonstituierung (Reihe interkulturelle Kommunikation 2)*, München: Juridicum.
- HÖHN, E./SCHICK, C.P. (1954). *Das Soziogramm (die Erfassung von Gruppenstrukturen). Eine Einführung für die psychologische und pädagogische Praxis*, Göttingen e.a.: Verlag für Psychologie, Hogrefe.
- JACOBSON, R. (ed.) (1990). *Codeswitching as a worldwide phenomenon (American university studies: Series 13, Linguistics 11)*, New York e.a.: Peter Lang.
- JACOBSON, R. (1998a). *Conveying a broader message through bilingual discourse: An attempt at Contrastive Codeswitching research*. In: JACOBSON, R. (b), 51-76.
- JACOBSON, R. (ed.) (1998b). *Codeswitching worldwide (Trends in linguistics. Studies and monographs 106)*, Berlin/New York: Mouton de Gruyter.
- JEBNER, U./HERDINA, P. (1996). *Interaktionsphänomene in multilingualen Menschen: Erklärungsmöglichkeiten durch einen systemtheoretischen Ansatz*. In: FILL, A. (b), 217-229.
- LUCHTENBERG, S. (1999). *Interkulturelle kommunikative Kompetenz. Kommunikationsfelder in Schule und Gesellschaft*. Wiesbaden: Westdeutscher Verlag.
- MCCLURE, E./MCCLURE, M. (1988). *Macro- and micro-sociolinguistic dimensions of codeswitching in Vingard (Romania)*. In: HELLER, M. (b), 25-51.
- MEHLEM, U. (1998). *Zweisprachigkeit marokkanischer Kinder in Deutschland. Untersuchungen zu Sprachgebrauch, Spracheinstellungen und Sprachkompetenzen marokkanischer Kinder in Deutsch, marokkanischem Arabisch und Berber (Masirisch) in Dortmund (Europäische Hochschulschriften, Reihe 21, Linguistik 196)*, Frankfurt a.M/Wien e.a.: Peter Lang.
- MIONI, A.M. (1987). *Domain*. In: AMMON, U./DITTMAR, K./MATTHEIER, K.J., 170-178.
- MORETTI, B./PETRINI, D./BIANCONI, S. (eds.) (1992). *Linee di tendenza dell'italiano contemporaneo. Atti del XXV Congresso Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana (Lugano, 19-21 settembre 1991)*, Roma: Bulzoni.
- MYERS-SCOTTON, C. (1983). *The negotiation of identities in conversation: A theory of markedness and code choice*. *International journal of the sociology of language* 44: 115-136.
- MYERS-SCOTTON, C. (1990). *Codeswitching and borrowing: Interpersonal and macrolevel meaning*. In: JACOBSON, R., 85-110.
- MYERS-SCOTTON, C. (1993a). *Social motivations for codeswitching. Evidence from Africa (Oxford studies in language contact)*, Oxford: Oxford University Press.

- MYERS-SCOTTON, C. (1993b). *Duelling languages. Grammatical structure in codeswitching*, Oxford: Clarendon Press.
- MYERS-SCOTTON, C. (1998a). A theoretical introduction to the Markedness Model. In: MYERS-SCOTTON, C. (b), 18-38.
- MYERS-SCOTTON, C. (ed.) (1998b). *Codes and consequences. Choosing linguistic varieties*, New York e.a.: Oxford University Press.
- OSWALD, W.D. (1977). *Grundkurs Soziogramm. Eine programmierte Einführung in Technik und Auswertung für Pädagogen und Psychologen (Uni-Taschenbücher 672)*, Paderborn: Schöningh.
- PASCH, H. (1997). The choice of *linguae francae* in triglossic environments in Africa. In: PÜTZ, M. (b), 45-54.
- POPLACK, S. (1980a). A formal grammar for code-switching (Centro Working Papers 8), New York: Centro de Estudios Puertorriqueños.
- POPLACK, S. (1980b). Sometimes I'll start a sentence in Spanish Y TERMINO EN ESPAÑOL: toward a typology of code-switching. *Linguistics* 18: 581-618.
- POPLACK, S. (1988). Contrasting patterns of code-switching in two communities. In: HELLER, M. (b), 215-244.
- POPLACK, S./SANKOFF, D. (1987). Code-switching. In: AMMON, U./DITTMAR, K./MATTHEIER, K.J., 1174-1180.
- POPLACK, S./SANKOFF, D./MILLER, C. (1988). The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation. *Linguistics* 26: 47-104.
- PÜTZ, M. (1994). *Sprachökologie und Sprachwechsel. Die deutsch-australische Sprechgemeinschaft in Canberra (Duisburger Arbeiten zur Sprach- und Kulturwissenschaft 19)*, Frankfurt a.M. e.a.: Peter Lang.
- PÜTZ, M. (1997a). Language choices: Contact and conflict? Introduction. In: PÜTZ, M. (b), ix-xxi.
- PÜTZ, M. (ed.) (1997b). *Language choices. Conditions, constraints, and consequences (Impact: Studies in language and society 1)*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- TREFFERS-DALLER, J. (1998). Variability in code-switching styles: Turkish-German code-switching patterns. In: JACOBSON, R. (b), 177-198.
- WALSER, M. (1998). *Ein springender Brunnen*, Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- WEI, L. (1998). Banana split? Variations in language choice and code-switching patterns of two groups of British-born Chinese in Tyneside. In: JACOBSON, R. (b), 153-175.
- WEILGUNY, R. (1984). *Zweisprachigkeit in Südtirol, unter Berücksichtigung des Dialekts. Eine Untersuchung an zwei Meraner Schulen zur Sprachwahl, Sprachkompetenz und Wertung der Sprachen*, Diplomarbeit, Universität Klagenfurt.